

COUP D'OEIL PATRIOTIQUE.

Opuscule

relatif, aux améliorations supplémentaires,
qu'il seroit à propos, dans les circonstances
actuelles, d'ajouter à l'instruction publique,
dans le Grand-Duché de Berg; lors de l'or-
ganisation prochaine des Académies
et des Lycées.

Publié par le Dr. Fuchs d'Herborne.

Réd. pr. le Prof. L . . . g . . . s .

À G I E S E N 1813,

CHEZ C. F. T A S C H É, libraire.

COUP D'OEIL PATRIOTIQUE

COUP D'OEIL

état, une condition
de la vie d'un homme, dans le monde
réelle, d'après le point de vue
dans le Grand-Duché de Berg, lors de la
formation prochaine des communes
et des villages.

COUP D'OEIL PATRIOTIQUE

COUP D'OEIL

COUP D'OEIL

COUP D'OEIL

A SON EXCELLENCE MONSIEUR LE
COMTE DE NESSELRODE MINI-
STRE DE L'INTÉRIEUR DU GRAND-
DUCHÉ DE BERG,
à Dusseldorf.

Monsieur le Comte,

Le Grand-Duché de Berg s'enorgueillit de voir à la tête de l'administration, un des protecteurs les plus éclairés des sciences et des arts. Comme homme d'état, comme amateur des Belles-Lettres, Votre Excellence a déjà senti, combien l'instruction publique a d'influence sur les mœurs et le bonheur des peuples; voilà pourquoi elle a déjà tant fait, pour étendre le progrès des lumières et de la civilisation. C'est ce qui m'enhardit, Monsieur le Comte, à vous prier d'agréer l'hommage de quelques observations particulières, que j'ai cru devoir publier aux approches d'un moment, où l'on va sérieusement s'occuper de la nouvelle organisation des écoles publiques du Grand-

Duché. Je serai abondamment récompensé de mes foibles efforts, si j'ai pu être de quelque utilité à la chose publique, et si Votre Excellence daigne me permettre de publier cet opuscule sous ses favorables auspices, dont seul il peut tirer tout son mérite.

Le comble de mon bonheur seroit, de pouvoir contribuer pour ma part, à former l'esprit de cette génération qui s'élève, si dans les différents emplois qui vont être départis aux instituteurs qui se vouent à l'instruction publique, Votre Excellence daignoit m'en assigner un, analogue au genre d'étude, au quel je me suis spécialement consacré. Ce sera pour moi un nouveau motif d'espérer, que mon zèle et mes soins assidus, pourront me procurer l'honneur de la haute protection de Votre Excellence, unique objet de toute mon ambition.

Je suis avec le plus profond respect,

Monsieur le Comte,

De votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Docteur Fuchs, d'Herborne.

*Aurea mellitos gignit patientia fructus,
Et promit largo commoda multa penu.*

Delitiae paetarum,

Pierii simbol. —

Depuis les différentes métamorphoses survenues en Allemagne, depuis que tout y a presque changé de face, et que ces contrées jadis les domaines du Prince de Nassau-Orange, ont été réunies au Grand-Duché de Berg; comme homme de lettres, comme homme consacré par état à l'éducation publique, j'ai souvent songé aux moyens supplémentaires dont on pourroit faire usage, pour améliorer insensiblement l'instruction publique, et la porter à ce degré de perfection où elle est maintenant arrivée en France, sous les favorables auspices et le gouvernement tutélaire de l'im-

mortel Napoléon. L'esprit plein de ces pensées, j'ai voulu voir si je pourrois tracer quelques idées utiles, sur ce qui m'a paru le plus propre à faire fleurir de plus en plus l'éducation parmi nous, en ce qui compose principalement aujourd'hui le domaine des sciences et des lettres. Que je m'estimerois heureux de les avoir crayonnées ces idées, si elles pouvoient être de nature à faire naître un plan d'éducation solide, accomodé aux tems où nous nous trouvons, et si je pouvois par là contribuer pour quelque chose au bonheur et de mes concitoyens, et de tous mes compatriotes.

Les sciences seront toujours essentiellement importantes dans l'ordre politique; la lumière qu'elles répandent, est le principe de toute amélioration, et la source la plus pure du bonheur public.

Les commotions politiques qui depuis quatre lustres et demi, ont successivement agité l'Europe en tout sens, y ont amené d'innombrables transformations, qui en ont insensiblement changé la face.

D'abord, des forcenés, des hommes ne respirant que la dévastation le carnage et la destruction, armés des poignards de la discorde, et à la lueur de ses torches ensanglantées, livrèrent la France à toutes les convulsions de l'anarchie, pour courir après l'ombre et le phantôme fugitif d'une liberté factice et illusoire. En se disant patriotes et libres, ils plongeant les véritables citoyens dans le deuil, en les livrant aux effrayantes crispations du désespoir. L'affreux Vandalisme avoit fait une guerre d'extermination à la religion, aux arts et aux sciences. Les Muses épouvantées consternées, avoient été chassées de leur sanctuaire : le Jacobinisme élevoit sur leurs ruines sa tête hideuse, et les vociférations de ses dégoûtants orateurs, glaçoient d'effroi les amateurs de la belle éloquence et les habitants du Parnasse. Tout-à-coup apparoît un homme extraordinaire, un héros élevé par la victoire et son génie, au dessus des autres hommes, un esprit vaste et actif, envoyé comme une divinité bienfaisante, pour mettre un frein aux dissensions

civiles et régénérer la France. Ce libérateur puissant et énergique, saisit d'une main forte les rênes du gouvernement, il le conduit avec sagesse et prudence, relève les autels abattus, rétablit les ministres du culte dans leur fonctions sacrées. Il rassemble les débris épars des institutions sociales; il tire de l'asyle obscur où elles s'étoient réfugiées les muses craintives et tremblantes, remet tout à sa place, protège toutes les sciences en même tems, et les couvre de son invulnérable égide.

Tandis que Napoléon révivifie la France, et qu'il lui assure une place immortelle, ferme et inébranlable au milieu des nations de la terre; des princes puissants, jaloux de la renommée de l'illustre conquérant, et du bonheur inoui attaché à ses armes, rassemblent leurs phalanges, réunissent toutes leurs forces, pour arracher au plus grand des héros sa couronne et ses lauriers, et éclipser sa gloire: mais, Napoléon se lève et dissipe leurs légions comme un souffle. Après les avoir subjugués et chassés même de leur palais, il

les replace avec générosité sur le trône dont il les avoit fait descendre ; il en fait ses amis et ses plus fidèles alliés. En ce même tems, plusieurs trônes de puissances du second ordre, s'écroulent et se brisent comme un verre fragile : d'autres s'élèvent tout-à-coup sur les débris des premiers : la nouvelle dynastie de Napoléon commence, et les liens du sang, l'intérêt, la reconnoissance, attachent de nouveaux potentats aux intérêts du régénérateur de l'Europe. Alors, le corps germanique affaissé sous le poids accablant d'une constitution antique et impuissante, s'ébranle et se dissout ; une confédération forte la remplace ; Napoléon s'en déclare le protecteur, et elle devient à jamais inexpugnable, parcequ'il en est l'appui et le défenseur, et parcequ'il veille à ses intérêts, avec ce zèle qui doit assurer son bonheur. Ainsi, il ne se voit plus entouré que des amis de sa personne et de sa gloire.

Cette confédération est désormais si fermement établie, que ni la faction anglaise, ni aucune puissance étrangère ne

pourront l'ébranler et la dissoudre. Les membres de la confédération sont déjà voir par l'habileté et le courage qu'ils déploient tous, combien l'exemple des défenseurs de la grande nation, a influé sur la valeur de la milice allemande, appelée maintenant à partager les lauriers des armées françaises; maintenant son extraordinaire énergie, et l'ardent patriotisme qui anime ses guerriers, ont fait naître cet état des choses, miraculeux, qu'aucune conspiration, ne pourra désormais ni énerver ni détruire. Pour défendre ce système, la vie militaire est devenue un besoin national, comme l'usage des armes est devenu la base de l'instruction de la jeunesse, et cet esprit ne nuit certes, ni à la culture des terres ni à celle des sciences.

D'un autre côté l'on voit les effets salutaires que le Code Napoléon a produits en France: il décèle déjà la sagesse du législateur. Le sceptre de la justice ce sceptre qu'une révolution frénétique dégénérée en fureur, avoit brisé du tems du système sanguinaire de la terreur, reparoît avec plus

d'éclat, et effraye les coupables; et dans sa balance, sont pesés avec la plus scrupuleuse exactitude, les droits du pauvre comme ceux de l'homme opulent. L'ordre reparoit partout dans les tribunaux; la confusion et les moyens corrompteurs en sont sévèrement et à jamais bannis. Le gouvernement de Berg a éprouvé aussi les effets salutaires de ce changement politique, en passant sous le sceptre bienfaisant de Napoléon. Cependant on soupire encore ardemment après la régénération de l'instruction publique. Tous les états de la confédération sentent l'inappréciable prix du Code Napoléon, et s'empressent de l'adopter en tout ou en partie chez eux, parcequ'ils s'apperçoivent des avantages infinis qu'un code de lois aussi sages, pourra répandre de toute part. Ainsi donc ce code étant présentement introduit non seulement dans les pays occupés par le Monarque français, mais encore adopté par ses alliés, il y a presque une uniformité de lois dans toute l'Allemagne, et les pays amis de la France, parceque ce code

renferme tout ce qu'il y a de plus épuré par la raison, et tout ce que les lumières ont accumulé sur le droit pendant tant de siècles : il contient comme les titres sacrés, conservés jusqu'ici dans les archives de incorruptible Thémis.

En un mot, partout les arts et les sciences sous les auspices protecteurs de Napoléon-le-grand, prennent un nouvel essor ; et destinent dès le bas âge, cette brillante jeunesse, l'espérance à venir de la patrie à servir un jour cette patrie avec honneur, soit qu'elle veuille parcourir la carrière militaire, soit que par l'étude des lois, les affaires du barreau deviennent tôt ou tard son partage. Ces maisons d'éducation publique, ou ces instituts nationaux tels qu'on les voit actuellement en France ; saisissent l'homme dans son enfance, et le préparent graduellement à tous les genres de connoissances, parceque les citoyens de toutes les classes sont indistinctement destinés à tous les genres de gloire. Depuis que nous sommes passés sous l'administra-

tion protectrice du héros qui gouverne la France avec une si étonnante sagesse, nous commençons à nous ressentir de l'influence des heureuses institutions qui doivent préparer le bonheur du Grand-Duché de Berg, et le consolider. Hasardons ici quelques observations.

Honorer les sciences, c'est entretenir entre elles un commerce suivi, c'est tout faire pour leur accorder une protection particulière. Les vrais guerriers, les vrais héros français, se sont toujours fait gloire de professer ces sentiments, et de les regarder comme le plus flatteur distinctif des vertus militaires. Le siècle de Louis XIV. nous en fournit de nombreux exemples. Au milieu de ces plus valeureux capitaines, se trouvoient les plus zélés amateurs des lettres et des arts, et leurs plus ardents protecteurs. Ils sembloient tous à l'envi, ne respirer que pour leur avancement et leur progrès. Qui refuseroit de reconnoître dans Cadinat qui aux talents militaires joignoit les connoissances philosophiques, dans les Ducs d'Harcourt, de Villars, de

Vendôme, de Montmorenci etc. etc. etc., des amis et des vrais protecteurs des arts et des sciences. Quelqu'extraordinaire, quelqu'immense que fut la révolution que produisit dans les esprits, dans les mœurs et dans le gouvernement, le siècle de Louis XIV., quelque heureuse, quelque salubre que fut l'influence qu'il exerçoit, même, sur la plus grande partie de l'Europe, quelque ait été l'encouragement qu'il a vraiment accordé aux lettres et aux sciences, en en portant le goût en Allemagne, en y introduisant l'esprit de société et de politesse, en donnant une nouvelle vie aux beaux arts, en en imposant autant par les brillants exploits de ses guerrières, que par les chefs-d'œuvre immortels de ses savants, il est maintenant presque éclipsé par le nouveau siècle du grand Napoléon, siècle qui sera l'éternel modèle de la véritable gloire de la France, et qui portera la renommée de son illustre héros, jusqu'aux extrémités de la terre, et dans l'avenir le plus reculé.

Une organisation absolument nouvelle dans le gouvernement, qui amène de nou-

velles mœurs, de nouveaux besoins, un tout autre système substitué à l'antique confédération germanique: de nouveaux rapports sociaux, militaires et législatifs; une infinité d'objets à polir, à perfectionner: mille sujets d'encouragements pour les lettres et les beaux arts, voilà ce qu'a fait naître le règne du régénateur de l'Europe et du plus grand des génies.

La France moderne qui offre maintenant tout un nouvel ordre de choses, doit la grandeur actuel de sa puissance à la prodigieuse fortune de ses armes, dirigées par le plus vaste génie que la soleil ait jamais éclairé, par un immortel héros, par un héros qui par ses connoissances supérieures en tactique, a soumis presque toute l'Europe sous la puissance de son bras. Fut-elle jamais si grande cette gloire que la France avoit acquise, sous le règne de Louis XIV., malgré ses nombreuses armées, malgré la discipline qui y régnoit, malgré la bravoure de ses soldats, et quoique ses longues guerres fussent, heureuses, toujours couronnées des plus glorieux

succès? Non sans doute. Quiconque compare la prépondérance de la France d'autrefois, à ce degré de gloire où elle est parvenue maintenant, quiconque réfléchira combien sous l'oeil vif et pénétrant de Napoléon, l'art militaire a été supérieurement perfectionné, ne pourra plus trouver un juste parallele avec le règne si vanté de Louis-le-grand.

Plus la puissance de la France s'aggrandit, plus il est impérieux d'apprendre de plus en plus les connoissances si essentielles de son état militaire actuel, et de s'y perfectionner tous les jours davantage: plus il devient nécessaire d'accroître tout ce qui y a rapport et d'y mettre la dernière main, pour assurer l'étendue de ses possessions actuelles, pour affermir l'éclat du trône, consolider sa prépondérance sur les états confédérés, et la décider sans retour. Quant aux rapports militaires, la Confédération-Rhénane est liée par ses connexions et ses réciproques engagements avec la France. Son existence et sa sûreté sont garanties, appuyées et fortifiées par

la puissance prépondérante qui en est comme la pierre fondamentale. Mais, comme nous voyons d'un côté la France faire toutes les dispositions propres à développer et à affermir la force militaire, les puissances alliées à la grande nation par une confédération solennelle, doivent faire des dispositions semblables pour augmenter leurs forces militaires, et ensuite les réunir au besoin, à celles de la France. Mais pour y parvenir, il faudroit absolument que les confédérés prissent,

1^o. pour base et pour modèle l'éducation militaire, telle qu'elle existe maintenant en France, ou qu'ils l'envisagassent au moins comme complémentaire.

2^o. Qu'ils prissent les mesures les plus efficaces pour suppléer à tout ce qui est encore incomplet dans l'instruction du droit.

3^{io}. Que pour assurer un rapport plus actif entre les communications des deux nations allemande et française, on donnât en Allemagne une extension plus grande à l'étude et à la progression de la langue et

de la littérature françaises. Ces trois points dirigés par l'instruction publique, peuvent seuls constituer l'harmonie nécessaire entre les nations des différentes langues, réunies maintenant à la France.

1^o. Le goût de l'étude et du service militaire pour la défense de l'état est devenu général, et forme en quelque sorte la base de l'éducation, parceque tous les hommes sont classés actuellement dans la milice nationale. Les sciences et les lettres doivent concourir de concert, spécialement à ce but, parcequ'elles tendent à consolider surtout l'ordre actuel des choses; parcequ'elles sont, et seront toujours importantes dans l'ordre politique.

Cette conformité dans l'éducation militaire est si nécessaire, si indispensable, que non seulement l'accord convenable dans l'ensemble de la discipline militaire, mais aussi dans toutes les évolutions des corps confédérés en dépend. Cette conformité est nécessaire, parcequ'elle renferme en même-tems les éléments et les principes constitutifs de l'étude et de l'art

militaire. C'est cette réunion de forces et ce foyer de lumières, qui enfantent et forment ce génie vraiment militaire si nécessaire au génie français. Voilà le fil qu'il faut principalement suivre dans l'éducation, pour se rapprocher de celle suivie en France. Tout cela suppose des établissements d'instruction, propres à ce genre d'étude, et qui soient semblables à ceux qui ont été établis par le gouvernement français pour faciliter et répandre l'habitude des études militaires, et arriver plus sûrement par là, au but qu'on se propose d'atteindre. Ainsi les Romains se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art, mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un Dieu, dit Végèce, ^(a) qui leur inspira la légion. Ils savoient joindre les sciences et la culture de l'esprit à l'art militaire; et ils regardoient comme les devoir le service de l'état, et ensuite les sciences. Pline le jeune s'exprime ainsi: *Prima vitae tempora et media patriae,*

(a) — — — Liv. II. chap. 1er.

extrema nobis impertire debemus. Et puis : ita senescere virum oportet qui exercitui interfuit, totumque se reipublicae quandiu decebat, abstulerit (b).

Mais, pour apprendre à défendre les intérêts de l'état, il en faut bien connoître tout le prix il faut donc que partout la jeunesse se forme, dans cet esprit, aux exercices militaires, et que par conséquent, il existe un grand nombre d'écoles générales, où toutes les parties de ces exercices soient complètement enseignées; car le moyen de faire en tems et lieu usage de la force, est de bien connoître l'art de l'employer. Mais il faut surtout songer à établir des bases solides relativement à la connoissance des sciences préliminaires requises, et qui ont surtout rapport à l'art militaire; et comme les connoissances militaires qu'on acquiert en France, tiennent beaucoup à l'excellente organisation des établissements d'instruction publique, il est bon de prendre cette organisation

(b) Plin. jun. lib. IV. Epist. XXIII.

pour base et pour modèle. Les mathématiques surtout, qu'on doit regarder comme étant la science par excellence, puisqu'elles renferment les seules connoissances certaines, accordées à nos lumières naturelles, en sont la base principale. Les différents gouvernements des pays confédérés ou réunis à la France, doivent donc également concourir à établir des écoles militaires bien organisées, qui aient quelques rapprochements avec celles de France, parceque celles-ci ont ordinairement tout ce qui est propre et ce qui convient à un cours plus complet de sciences préliminaires, pour former plus parfaitement le génie des jeunes élèves. En France, la partie de l'instruction publique relative aux éléments de l'art militaire et à l'éducation de ceux qui se destinent à cette utile et maintenant indispensable profession, a des rapports nécessaires et des bases communes avec le système militaire de toute la province. C'est là que les jeunes gens destinés au métier des armes, et aux quels il faut supposer

l'instruction qu'on peut acquérir dans les basses classes, trouveront les moyens d'étendre les connoissances que leur destination leur rend plus nécessaires. Tout proclame donc la nécessité d'organiser dans le Duché de Berg une instruction publique, calquée sur celle de France. Il faudroit suivre la même méthode, se servir des mêmes livres élémentaires, et mettre à la tête de l'instruction, ceux qui ont non-seulement approfondi les sciences militaires, mais ceux aussi qui en ont une routine pratique. Combien de soins et de peines ne se donne-t-on effectivement pas en France dans les Lycées, pour porter à une parfaite connoissance des mathématiques, les jeunes gens uniquement destinés à l'état militaire. On leur enseigne en même tems tout ce qui a rapport aux autres sciences qui sont relatives aux connoissances proprement dites militaires.

Dans ces études élémentaires, on fait voir comme d'un coup d'oeil aux jeunes élèves, le plan général. Voilà ce qui rend principalement ces instituts célèbres, par-

ce que tout dépend essentiellement de l'éducation. C'est l'éducation qui produit ces talents, ces vertus militaires, qui mériteront toujours un rang distingué dans l'ordre de la nécessité. Le temple des sciences, il est vrai, est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siècles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste : mais le travail de chaque homme quoiqu'isolément pris, quoiqu'il soit peu de chose, est pourtant nécessaire pour en accélérer l'accomplissement.

Le ruisseau qui porte ses eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut ? Ne borrons pas nos idées à notre vie propre ; étendons-les sur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer, et que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Si l'on nous oppose que les arts amolissent le courage : si l'on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu guerroyants, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, et

les Italiens, ceux-ci surtout, avant leur nouvelle régénération; quelle injustice d'en accuser les sciences! Il seroit trop long d'en rechercher les causes. Il suffira de citer pour l'honneur des lettres, l'exemple des grecs et des romains, de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France, de cette France devenue toute guerrière, et qui donne aujourd'hui l'impulsion à toute l'Europe; c'est-à-dire qu'il suffira de citer les nations les plus belliqueuses et les plus savantes.

Dans les Lycées qui devront être établis dans le grand-Duché de Berg, il sera donc à propos d'y placer des hommes parfaitement instruits dans les mathématiques, et même assez versés dans la langue française, pour pouvoir les enseigner en cette langue. Mais, il ne suffit pas que les élèves qui se consacrent aux connoissances militaires, trouvent des instituteurs qui aient des connoissances théoriques, il leur faut aussi des hommes exercés dans la pratique par un fréquent usage. C'est justement ce qui manque chez nous, comme dans la plupart des universités allemandes, d'ail-

leurs bien organisées; mais dont l'étendue des connoissances théoriques, ne peut toute fois être mise en comparaison avec celles des connoissances pratiques, obtenues sur les lieux-mêmes; défaut dans les maîtres, qui rebute souvent ceux qui veulent être formés par la pratique en ce genre, et les plonge dans une théorie trop abstraite, propre à les dégoûter enfin de l'étude militaire. Souvent les instituteurs publics qui croient avoir le plus approfondi la théorie militaire, dédaignent les détails pratiques, ou ils sont trop bornés dans ce qui concerne l'expérience, pour pouvoir utilement appliquer leur théorie à certains cas spéciaux, et à mille autres différents objets, que le hazard offre fréquemment. La hauteur et la profondeur, la longueur de leur auditoire, étoient les seuls théâtres de leurs exercices et de leurs expériences, le vaste champ de leurs démonstrations, et le terrain de leur arpentage. C'étoit souvent là le cadre de leurs calculs; et, quand l'élève sortoit de cette étroite enceinte, de cet enseignement purement scholastique, pour entrer

dans la carrière militaire, la pratique offroit à ses yeux étonnés, mille objets tout-à-fait neufs pour lui: alors, singulièrement embarrassé, ne pouvant y appliquer que les mesures rétrécies de la théorie, résultat de ses précédentes études, il étoit absolument hors d'état de prendre des mesures justes, et de les appliquer convenablement. Sa pure théorie l'arrête à chaque pas. Privé de bases solides de l'expérience, tout son savoir s'écroule comme un édifice bâti sur un sable mouvant et privé de fondements solides. Il tombe à la moindre commotion, au moindre choque, à la moindre secousse; le plus léger accident le renverse sans ressource. C'est ce qui prouve plus que jamais, combien il seroit à désirer que les maîtres eussent auparavant fait, comme dans une école normale, un service actif dans l'art militaire, afin qu'exercés par l'expérience, ils pussent instruire les autres avec plus de facilité: ce qui est maintenant surtout plus aisé à pratiquer, que les conscrits sont souvent déjà des hommes instruits, qui se sont particulière-

ment exercés aux études propres à leur état. Si les Français sont de si excellents maîtres dans l'art militaire, c'est que l'expérience a été leur premier maître. Pratiquons donc aussi, pratiquons, joignons sans cesse à la théorie cette indispensable pratique, si nous voulons égaler nos modèles.

Portons aussi nos regards sur ces illustres guerriers français, qui en faisant la gloire de leur patrie, en ont également fait la force. Le lierre qui auroit rampé sur la terre, ne s'élève-t-il pas vers les cieux, en s'unissant au chêne qui le reçoit? C'est à l'école des grands hommes qu'ils faut se former, en s'efforçant de leur ressembler. Les idées se relâchent, le goût se dénature, la langue se dégrade par le ramage éphémère des sociétés; c'est dans le sein des académies bien organisées, que les esprits se régénèrent, que le génie se vivifie, que l'âme se fortifie et s'agrandit. Les militaires et les gens de lettres, quoique paroissant marcher dans des routes différentes, se rencontrent à tout instant dans leur che-

min. Ils aspirent les uns et les autres à la gloire; le même sentiment les réunit; ils s'aident et se soutiennent réciproquement pour y parvenir.

Si l'homme de lettres s'illustre souvent par ses ouvrages, il apprend souvent aux guerriers à s'illustrer par leurs actions. Ce sont les exploits des héros qui fournissent les lauriers aux gens de lettres; ce sont les talents des gens de lettres qui donnent l'immortalité aux héros. Voilà le but où leurs intérêts divisés en apparence, se concilient et se confondent.

Les Lettres ont toujours partagé et peut-être promu la gloire des plus grands conquérants. C'est au feu de l'Iliade qu'Alexandre épuroit son courage; c'est la lyre d'Homère qui échauffoit son génie. Frédéric n'a puisé ces vues supérieures, et ces vastes ressources qui ont souvent étonné l'Europe, que dans la lecture des anciens. On a vu Condé, les commentaires de César à la main, aller reconnoître les lieux qui avoient été le théâtre de la valeur de ce célèbre vainqueur des Gaules. L'amour

des lettres avoit porté ces grands hommes à puiser dans leur sein, les secours dont ils, avoient besoin pour perfectionner leur génie; et les lettres à leur tour ont mis le sceau à leur gloire, en la rendant immortelle.

Ainsi, frappé d'admiration en considérant les connoissances extraordinaires du plus grand capitaine du siècle, du héros dont la prudence égale l'activité; qui n'abandonne rien au hasard, qui renverse tous les obstacles, et semble par son génie enchaîner la fortune et maîtriser les événements, rien ne pourra plus contenir l'impatiente ardeur d'une jeunesse pleine de feu, avide de gloire: elle redoublera ses efforts, et son application à l'étude, pour se montrer digne de la protection d'un monarque guerrier, d'un héros immortel, qui donnera son nom au dixneuvième siècle.

2^o La nécessité de l'introduction du code napoléon, comme objet supplémentaire aux lois existantes en Allemagne, a déjà été vivement sentie. Aussi, a-t-on déjà vu un grand nombre des hautes puissances

confédérées, s'empres-
 ser de l'adjoindre à
 l'ancien *Codex*, ou l'y
 substituer en tout ou
 en partie, suivant les
 modifications que les
 localités exigent. Aussi,
 y a-t-il maintenant
 presque une uniformité
 de lois parmi les
 puissances de la
 confédération rhé-
 nane. L'adoption du
 code napoléon exige
 donc une forme
 supplémentaire d'in-
 struction. Comme
 code, il renferme
 tout ce qu'il y a de
 plus épuré par la
 raison, et tout ce
 que les lumières ont
 accumulé sur le
 droit pendant tant
 de siècles: il faut
 donc l'étudier à fond;
 et pour l'étudier à
 fond, il faut le
 considérer comme un
 auteur classique de
 la jurisprudence, du
 quel découle la
 source et la norme
 de la jurisprudence
 nouvelle. Chaque
 auteur classique
 demande une
 analyse littéraire,
 et une connoissance
 approfondie de la
 matière-même. Mais,
 c'est par la vraie
 connoissance litté-
 rale, qu'on parvient
 à en pénétrer
 l'esprit. Il est donc
 nécessaire de bien
 connoître les
 termes de
 jurisprudence, pour
 en pouvoir mieux
 fixer le sens. Pour
 cela il faut avoir
 une parfaite
 connoissance de

la langue, et cette connoissance on ne l'acquiert, que par l'étude continuelle des anciens et des modernes législateurs français. Ce seroit donc une grande erreur, que de vouloir étudier le droit français dans de simples traductions, sans recourir à la source, qui est le texte original. Souvent pour bien fixer la valeur d'un seul terme, il faut être versé dans la connoissance d'une infinité d'auteurs, qui à l'étude du droit, ont aussi joint la pratique des expressions du barreau, lesquelles y sont uniquement propres. Pour parvenir à une plus ample connoissance des matières du code, il faut aussi être parfaitement versé dans la connoissance du droit ancien, afin de pouvoir mieux apprécier les points des anciennes lois, les quels ont été incorporés au code. Ainsi, comme dans l'histoire du droit d'un peuple quelconque, on parvient à découvrir les développements de ses usages en général, de même quand on étudie l'histoire du droit français, on parvient à la connoissance des points comparatifs, qui servent à la confrontation des objets du

code, des richesses de la langue, et des expressions qui y ont rapport. La connoissance du dit droit, conduit insensiblement à celle du nouveau, en procurant l'avantage de s'enrichir de la connoissance de la langue. Ce seroit une grande erreur que de vouloir expliquer le code napoléon par morceaux détachés, absolument isolés de l'ensemble, sans connoître la marche progressive de la législation française, et par la seule étude faite dans des traductions. Par-là, s'abâtardit l'intérêt et le prix que tout auteur classique original a par lui-même, et cela occasionne dans les jeunes-gens, une inapplication, un dégoût, une inertie, qu'on ne sauroit trop écarter d'eux : car le code napoléon doit non seulement contribuer à encourager à l'étude de la langue française, mais aussi à acquérir par-là des connoissances plus étendues, seul résultat, des études préliminaires, faites dans des auteurs français qui ont spécialement travaillé sur le droit, et qui ont accumulé le trésor des vrais termes qui y sont particulièrement consacrés.

Cette étude de droit sera toujours incomplète, aussi long-tems qu'elle n'aura pas été précédée de la connoissance immédiate des écrivains qui ont antérieurement traité du code civil, si on ne repasse pas entièrement l'histoire du code du droit; car, ce n'est qu'ainsi qu'on peut préparer à la jeunesse une connoissance progressive du droit français. Il faut donc que les maîtres soient à même de bien connoître la langue française, pour en matière de droit, propager l'usage habituelle de cette langue.

Un autre objet devenu non moins essentiel, par l'introduction du code, et qui en est comme une suite nécessaire, c'est la connoissance de la langue des lois, dont il est nécessaire qu'on soit parfaitement instruit. Alors cette foule de dialectes corrompus, derniers restes de la féodalité, dont on trouve tant de vestiges dans les colonies françaises des réfugiés réformés, (*)

(*) Le baragouin de la petite commune de Daubhausen, située dans le voisinage d'Herborne, en donne un exemple frappant. Qu'on jette un coup d'oeil sur les instruments juridiques expédiés par le maire

sera contrainte de disparoître : la force des choses le commande. Pour parvenir à ce but,

de cette ancienne colonie réformée de réfugiés français, on y voit un jargon pour lequel un français de nation, a besoin de trucheman ou d'interprète. C'est un mélange d'anciens mots gothico-juridiques et défigurés, entremêlés, d'un langage inintelligible, que le laps du tems n'a que malheureusement trop enraciné dans cette colonie.

Qu'on jette un coup d'oeil sur le style dont les réfugiés ou colonistes français de Berlin dressent leurs procès verbaux, et on verra combien en général, la connoissance de la langue des lois est indispensable.

Voilà un petit échantillon de ce que disoit il y a longues années à ce sujet, Monsieur le Professeur de la Veaux, dans son cours théorique et pratique de la langue et de la littérature française, 1er Cahier, pag. 38 — 39. Berlin 1784.

..... „ Les réfugiés obtinrent le privilège d'avoir leur justice particulière, et n'ont pas manqué de transplanter dans leurs tribunaux le jargon de la chicane française; et ce jargon y a fait des progrès merveilleux Voici un fait qui prouvera que quelques juges colons trouvent un grand plaisir à se servir des expressions baroques de la chicane, et qu'ils se font même une gloire d'en découvrir de nouvelles. Un homme avoit fait un ouvrage dont le censeur avoit refusé de permettre l'impression : l'auteur se soumit; et le manuscrit ne fut point imprimé. Quelques mois après, un magistrat se crut en

il faudroit que les Professeurs chargés de l'enseignement du droit, donnassent pour cette partie, leurs leçons publiques en lan-

„droit de se faire lire le manuscrit, quoiqu'il n'y
 „eût rien ni contre le gouvernement, ni contre
 „la religion, ni contre les mœurs. On eut beau
 „lui représenter qu'un manuscrit étoit une pro-
 „priété, que les lois ne l'autorisoient point à at-
 „tenter à la propriété des citoyens, et que d'ail-
 „leurs un ouvrage condamné à la censure, pouvoit
 „prendre une autre forme, et mériter dans la suite
 „l'approbation refusée d'abord: tout fut inutile;
 „le pauvre auteur fut obligé de subir un interroga-
 „toire. Ayant déclaré avoir perdu quelques pa-
 „piers qu'on lui demandoit, le magistrat dicta à
 „peu près la phrase qui suit au secrétaire qui
 „écrivait le procès-verbal, que ces Messieurs ap-
 „pellent *protocolle*.

„*Le quel ayant été requis de remettre*
 „*tels et tels papiers, déclara les avoir*
 „*adirés! . . . etc.*

„A ce mot d'*adirer*, le jurisconsulte fit une
 „pause, et regarda fixement le secrétaire et l'inter-
 „rogé, mais comme il ne remarqua aucun mouve-
 „ment admiratif sur les deux physionomies: “
 „Vous ne connoissez peut-être pas ce mot-là, leur
 „dit-il, d'un air triomphant; c'est un terme de
 „chicane qui veut dire *perdu, égaré*. “ „Quel
 „dommage que l'on n'ait pas mis cette belle réflé-
 „xion dans le *protocolle*. “

gue française, pour familiariser insensiblement les élèves dans la connoissance des ouvrages classiques en ce genre. Il faudroit qu'ils se servissent aussi de livres élémentaires français, pour fixer les termes propres qui conviennent à cette étude. Ce qui est dit ici des termes propres juridiques, pourroit s'appliquer également à l'étude des mathématiques, comme science préparatoire de l'art militaire etc. etc.

Il seroit en outre, très-à propos d'étudier l'éloquence du barreau, surtout, dans les pays où les tribunaux ont été mis sur le pied français, pour pouvoir exposer en français les faits d'une cause civile ou criminelle. On peut au moins tirer un parti très-avantageux de cette pratique ou manière de procéder, quoiqu'elle ne soit pas d'un usage général en Allemagne; et surtout pour répandre beaucoup de lumières sur les connoissances du code napoléon.

Il seroit finalement à désirer qu'on proposât comme très-utile, sinon comme indispensable, des examens dans les quels les disciples interrogés ou par leurs maîtres,

ou par les assistants, pussent répondre en français sur toutes les parties de droit dont se compose un cours complet d'enseignement. Il faudroit que cet examen durât assez longtems, pour que l'épreuve ne pût pas être superficielle, et qu'il n'y eût aucun moyen d'éviter la honte d'ignorer, à ceux qui n'auroient pas pris la peine de s'instruire.

On ne peut se dissimuler la nécessité absolue qui commande plus que jamais l'étude des auteurs français, tant ceux qui ont rapport à la législation, que ceux qui concernent l'état militaire, en les considérant comme des auteurs classiques. Pour bien connoître ces auteurs et en pénétrer le vrai esprit, il faut en bien connoître le sens littéral. Ce sont ces auteurs qui maintenant servent de boussole pour diriger les études dans les connoissances militaires et législatives, et pour apprendre la belle littérature; car actuellement la source d'où émanent tous les réglemens, toutes les lois, toutes les ordonnances, dans le Grand-

Duché de Berg, relève du ressort français. Et, il y a lieu de s'étonner qu'on confie si légèrement des emplois, à des hommes qui n'ont nulle connoissance, nulle teinture de la langue française; tels que sont les douaniers, les régisseurs, les receveurs etc. etc.

Autre exemple de la nécessité de la connoissance de la langue française, qu'il ne sera pas hors de propos d'alléguer ici. Supposons le cas qu'un maire français, ou d'autres officiers supérieurs de justice, eussent des affaires qui les obligeassent à venir conférer de choses importantes avec leurs collègues des provinces actuellement réunies, et qui ont le même code; que penseroient-ils, si leurs nouveaux collègues n'étoient pas en état de s'entretenir familièrement avec eux en français, sur ce qui à rapport aux fonctions de leur état? Voilà

3io. pourquoi, comme il a été dit plus haut, il faudroit prendre tous les moyens imaginables, pour favoriser surtout l'étude et la connoissance progressive de la langue et de la littérature françaises.

Mais pour parvenir graduellement à ce but, il faudroit que dans les écoles, on s'appliquât aussi sérieusement dans les basses classes à l'étude de la langue française, qu'à celle du grec et du latin; et qu'alternativement on se servît des deux langues latine et française, pour expliquer et éclaircir l'une par l'autre; il faudroit qu'on observât à l'égard de la langue française, tout ce qu'on fait pour parvenir à la parfaite connoissance de la langue latine; c'est-à-dire qu'on montât graduellement d'une classe inférieure à une supérieure, en passant des auteurs faciles à ceux plus difficiles et plus élevés. Ensuite, lorsque les sujets passeroient dans les hautes classes, il faudroit poursuivre cette étude, en les familiarisant avec les écrivains qui ont acquis une célébrité ou une réputation particulière dans le monde littéraire; et qu'on eût des maîtres en état de les instruire même en cette langue, dans les études aux quelles ils se seroient plus particulièrement consacrés. C'est donc ainsi, qu'il faudroit étroitement adapter l'étude de la langue française,

à l'état que les élèves voudroient spécialement professer. C'est, vers ce but non moins philosophique que national, que doit tendre une partie des travaux des nouveaux instituteurs.

Si la langue nationale est le premier des moyens de communication qu'il importe de cultiver, l'enseignement simultanée, des autres langues, de celles surtout qui nous ont transmis des modèles immortels, est un moyen auxiliaire et puissant, qu'il seroit coupable de négliger: car, sans parler des beautés qu'elles nous apportent et qui expirent dans les traductions, on ne doit pas perdre de vue que, par le seul rapprochement, les langues s'éclaircissent et s'enrichissent; que surveillées en quelque sorte l'une par l'autre, elle s'avertissent de leurs défauts, se prêtent mutuellement des images, qu'elles fortifient par leur contraste, par leur opposition même.

Voilà donc la vraie raison pour laquelle, il seroit à souhaiter qu'on formât dans le grand-Duché de Berg des instituts, et qu'on proposât des prix d'encourage-

ment pour ceux que leurs fonctions obligent naturellement à se familiariser avec la langue originale dans laquelle ces objets sont ordinairement traités. Il faudroit toutefois que ceux qui aspireroient à ces récompenses, subissent préliminairement des examens pour faire preuve de leurs connoissances. S'ils s'y distinguoient, alors on pourroit les préférer pour les premiers postes.

Pour former de bons instituteurs, il faut s'y prendre de longue main, et leur inculquer dès l'enfance, les principes des sciences, dont ils sont appelés à donner un jour des leçons; les habituer, les plier à ce genre de travail au quel la paresse naturelle à l'homme se refuse; inspirer l'amour de l'étude, dont les éléments sont toujours fastidieux; les armer de ce courage opiniâtre qui sait vaincre toutes les aspérités, et triompher des vices de tous les genres. C'est pourquoi il semble que pour étendre et favoriser davantage l'usage de la langue française, il faudroit la faire apprendre aux enfants dès leur bas âge, en attirant

dans le pays, des familles françaises peu versées dans la langue allemande, et qui par goût formeroient des petites pensions, ou instituts particuliers, où leur enfants ne parlant que français, forceroient pour ainsi dire, les jeunes élèves qu'on confieroit à leurs soins, à ne parler, à n'écrire, à ne lire chez eux qu'en français. En peu de tems les progrès seroient sensibles, les organes se formeroient sans peine, à une prononciation aisée; ils ne seroient plus dépravés par les désagréments de cet accent étranger et rude, que des instituteurs allemands qui ne se sont pas totalement perfectionnés en France, transmettent presque toujours à leurs disciples.

Les jeunes gens qui seroient destinés à l'état ecclésiastique, pourroient être particulièrement placés dans ces petits instituts, ou dans ces écoles élémentaires françaises, pour s'y exercer de bonne-heure à la volubilité du langage; pour y apprendre sans peine toutes les tournures vraiment françaises, et pour par là, prévenir l'influence dangereuse de ces contagieux germa-

nismes qui y seroient totalement inconnus. Ce seroit une espèce de pépinière où les sujets destinés à la prédication française dans les villes un peu considérables, contracteroient par l'usage habituelle de la conversation, une prononciation douce, et auroient des organes flexibles et souples. Les instituteurs qu'une longue expérience a mis à même de mieux connoître l'empire de l'habitude sur l'esprit des enfants et des personnes formées, ont remarqué la différence frappante qu'il y a presque toujours, entre une personne qui a appris le français dans le bas âge, et celle qui ne s'en est occupée que dans un âge plus avancé, et où les organes étoient déjà gâtés, par un usage vicieux, et sur-tout par ces maîtres allemands qui n'ont souvent qu'une foible théorie de la langue française, sans en avoir une parfaite pratique. Ces maîtres ne sont malheureusement que trop communs en Allemagne où on les préfère souvent à des français de nation dans les instituts publics, surtout quand ces allemands, ont eu occasion de s'exercer quelque tems dans

quelques villes de France à parler un peu coulamment; dans la persuasion où l'on est, que le séjour passager que de tels maîtres auront pu y faire, doit les avoir rendu parfaits; supposition toutefois insuffisante, pour s'assurer de leur capacité. Il ne faut donc pas se laisser aveugler par une présomptueuse confiance; il faut examiner, si celui qui brigue la place, a un style aisé, s'il a une prononciation nette et claire; et voir surtout, si en présence de témoins qui le surveillent, il peut composer et écrire *currente calamo*; si les organes sont flexibles, et s'il s'énonce sans tortiller, ou chercher les expressions. Les examinateurs doivent eux-mêmes être juges compétents, ne pas se laisser fasciner les yeux, et croire bonnement que parcequ'un sujet allemand parle sa propre langue avec pureté et élégance même, il doit également bien s'énoncer dans la langue étrangère, qu'il s'offre à enseigner publiquement. Deux ou trois ans de séjour en France, ne suffisent toujours pas à un savant allemand, pour parler parfaitement français, quelque apti-

tude qu'il ait à apprendre les langues étrangères; c'est dès la plus tendre jeunesse qu'on doit s'exercer dans la langue dont on veut faire le principal objet de ses occupations, surtout quand on veut l'enseigner publiquement et en maître. Pour faire voir qu'on sait facilement écrire, qu'on peut s'énoncer avec une volubilité à l'épreuve de toute critique, quatre choses paroissent d'une nécessité absolue, pour s'assurer de la capacité d'un maître de langue française qui veut enseigner *ex cathedrâ*.

D'abord il faut, comme il a déjà été dit plus haut, qu'il puisse lire couramment, sans hésiter, et que la prononciation soit totalement exempte d'accent étranger.

2^o. Il faut qu'il soit en état de faire sur le champ, *ex tempore*, un petit discours français, et une lettre familière.

3^{io}. Il doit corriger comme il faut et sur le champ, les compositions des jeunes élèves, dans les quels il ne peut manquer de trouver des fautes et des tournures é-

trangères, et être en état de dicter de suite et sans désemparer, quelque chose en français sur une matière donnée.

4^o. Enfin, il faut qu'il puisse par un examen actif, publiquement faire preuve de ses talents, et développer sa manière d'instruire méthodiquement les disciples qui doivent lui être confiés; surtout en se montrant toujours prêt à leur expliquer les règles, à leur éclaircir toutes les difficultés qu'ils pourroient proposer, et principalement à rectifier avec exactitude les tournures germaniques, et surtout les fautes contre la prononciation (*) et la prosodie etc. etc. Si

(*) Il y a trois espèces de prononciation, celle de la conversation, celle de la lecture, et celle de la déclamation.

„ Cette dernière, dit l'abbé Batteux, est une
 „ espèce de chant; chaque son y est proncé avec
 „ une sorte de modulation; les syllabes longues
 „ y sont plus ressenties; les brèves y sont arti-
 „ culées avec un soin qui leur donne plus de
 „ corps et de consistance; ce qui rend l'action
 „ oratoire plus aisée à observer.“

Elle est une espèce de chant, parcequ'elle donne des intonations plus élevées ou plus basses, plus fortes ou plus foibles; des tenues sur les

donc le candidat allemand qu'on veut préférer à un français, satisfait pleinement à toutes ces formalités, à coup sur c'est un phénix, dont il faut s'empresser de faire l'acquisition: mais, s'il ne peut faire face à un tel examen, et se tirer d'affaire avec honneur, c'est certainement un empirique; il faut se méfier de lui; ses connoissances ne sont que superficielles; ses opiats sont des charlataneries, et un onguent miton mitaine. Si pour se prévaloir, il vous assure que dans le silence du cabinet, il peut pourtant confectionner maints beaux ouvrages scientifiques en français, ne l'en croyez pas, il séduit, il trompe (*). Comment peut-on écrire purement une langue, quand on l'écorche ou qu'on la parle incor-

longues; des accélérations ou des ralentissements selon les figures qu'on emploie: enfin, des inflexions destinées à préparer la chute ou les différents repos.

(*) Il est difficile d'écrire bien dans une langue qui n'est pas la sienne.

Les poètes latins possédoient beaucoup mieux la langue d'Homère et de Démosthènes, que nous ne possédons la leur; néanmoins aucun d'eux ne hazarda d'écrire en grec.

rectement? Il est vrai que plusieurs allemands, se sont avisés de mettre leur nom à la tête de productions françaises, ou de livres soigneusement corrigés, et très-bien traduits, de manière même à séduire, ceux qui n'y regardent pas de plus près; mais ceux qui connoissent les soi-disant auteurs, et leur manière de s'exprimer, ne s'y méprennent guère. On connoît ces tours de force usés, employés par les polichinels littéraires, pour séduire les badaux, ceux qui n'y veulent pas voir plus loin que leur nez, et aux quels on pourroit assez bien appliquer ces passages des pages sacrées, ps. 113^{ième}. *Oculos habent et non videbunt aures habent et non audient.* Il n'y a qu'à lever la toile qui cache aux spectateurs les fils d'archal qui font jouer ces marionnettes académiques, pour appercevoir le jeu de la mécanique.

En faut-il des exemples: *ab uno disce omnes.* Un certain franconien, bel et bon allemand, et doué d'une politesse et de manières très-françaises, fit en 1790, un voyage dans une partie de la France et de l'Italie.

En MDCCXCII il fit imprimer en français sans nom de lieu, un itinéraire de ses voyages, en forme de lettres, en gros in 8o. Il ne vouloit pas briguer une place de maître de langue française; mais il vouloit qu'il fût dit, qu'il avoit fait de tels progrès dans cette langue, qu'il étoit en état d'écrire comme un français de nation. Il avoit eu à B h, un maître habitué à connoître ses écoliers et l'étendue de leurs forces. Lors donc qu'il fut de retour de son voyage de France, le maître après avoir sondé habilement son ancien disciple, trouva qu'il s'étoit bien perfectionné, sans doute, mais seulement jusqu'à un certain point: la prononciation étoit plus moëlleuse; cependant les nuances germaniques revenoient souvent dans le fil de la conversation, et dans la tournure des phrases et des lettres particulières. Le maître fut donc grandement surpris, quand il vit l'itinéraire imprimé, écrit en bon français et dans un style agréable et pur. Il ouvrit de grands yeux et ne pouvoit revenir de son étonnement!

Comment concilier les dernières conversations de l'ancien disciple, et le style de ses dernières lettres manuscrites, avec celui des lettres imprimées? C'est pourtant une énigme qu'il crut avoir devinée, quand il y eut donné quelques moments de réflexion. Le contraste des lettres manuscrites et imprimées étoit trop frappant, pour ne pas sauter aux yeux.

Voilà comme on pouvoit déchiffrer l'énigme ou au moins l'expliquer. Ou le voyageur allemand avoit écrit sur le champ ses lettres en allemand, et les avoit fait traduire de suite par une main exercée; ou il les avoit dictées sur le champ en français à un habile compagnon de voyage, qui leur avoit donné incontinent la tournure la plus française; ou enfin ce compagnon de voyage avoit corrigé les lettres écrites par l'auteur franconien, et les avoit embellies, en en développant les idées. Quoiqu'il en puisse être, les vrais mots propres français sont trop bien adaptés aux lieux et aux circonstances, pour reconnoître un autre main que celle d'un français-même.

Combien d'autres ouvrages qui paroissent en français sous des noms empruntés, et qui ne sont dans le fait que des traductions littérales de l'original allemand, ou des canevas remplis en français, et livrés ensuite à l'impression.

Le grand Frédéric a honoré, par des ouvrages pleins de grâces et de philosophie, la littérature française; il avoit été remis dès la plus tendre enfance et jusqu'à l'âge de sept ans, entre les mains d'une réfugiée française (*) et pleine de mérite. Elle avoit de l'esprit et des connoissances. Elle inspira à son illustre élève dès sa plus tendre jeunesse, un goût pour la langue française qu'il préféra toute sa vie à toutes les autres, et surtout à celle de sa nation. Ses ouvrages tous écrits en français, décèlent son goût particulier et favori pour cette langue; cependant sa poésie française étoit monotone et manquoit de feu. Le fin et courtisan Voltaire au quel Frédéric en confioit

(*) Cette réfugiée nommée du Val de Recoule, avoit été gouvernante du Roi *Frédéric-Guillaume* son père.

la revision, laissoit subsister le texte original en son entier, et se contentoit de mettre sous ce texte, des vers de sa composition, où il conservoit la pensée et le sens du roi auteur et poète, en écrivant seulement au dessus de ces changements: *Variantes.*

Frédéric ne se piquoit pas d'écrire correctement l'orthographe; sa plume étoit quelquefois plus que négligente en ce point. Quiconque a en main des lettres originales de ce roi philosophe, littérateur et guerrier, se convaincra aisément de cette frappante vérité. Les lettres qu'il écrivoit à sa soeur, son Altesse royale Madame la Margrave de Bareith; étoient pleines de sentiments d'aménité, et de tendresse fraternelle; mais, elles péchoient toutes par l'orthographe. Le petit concierge actuel du château, der Hofkastellan Sch en trouva une quantité éparses dans les tiroirs de quelques tables du château neuf, que son défaut de connoissance de la langue française ne lui permettoit pas d'apprécier. Un connoisseur profita de cette ignorance,

pour les lui acheter à vil prix. L'acquéreur qui n'avoit pas encore vu un écrit original de la main du roi, laissa échapper le sourire de la surprise, en appercevant les fréquentes fautes d'orthographe de l'illustre écrivain; et cela ne le rendit que plus ardent à profiter de cette bonne trouvaille.

Pour parvenir par tous les moyens possibles à exciter l'émulation, principal objet de cet opuscule, dont ces digressions m'ont un peu écarté, j'ajoute qu'on pourroit destiner, par exemple, des cures considérables, pour récompenser particulièrement le mérite de ceux, qui dans les classes élémentaires destinées à l'étude de la langue française, se seroient le plus distingués. Ce moyen, seroit peut-être un efficace stimulant, pour encourager plus vivement les aspirants, à l'étude de la langue française, et pour porter les maîtres à redoubler de zèle, pour l'enseigner avec succès. On les verroit alors bien plus actifs, bien plus ardents, si le séduisant espoir de posséder les emplois lucratifs, ou les pla-

ces qui flattent davantage l'ambition et les intérêts personnels, en devenoient la récompense certaine, quoique ces places, ou autres futurs emplois supérieurs, imposent préliminairement des obligations difficiles et pénibles à remplir, pour qu'on soit jugé digne de les obtenir. Il faut le répéter jusqu'à satiété; les instituteurs publics devroient strictement être tenus de donner leurs leçons, partie en allemand, partie en français (*), et être surtout spécialement

(*) Supposons, par exemple ici, que de jeunes français, peu versés encore dans la langue allemande, viennent tout-à-coup dans une de nos académies, pour suivre les cours de droit et de littérature de notre nation, avant de connoître parfaitement toutes les tournures de notre langue, et avant d'en avoir pu saisir toutes les difficultés, chose ordinairement si difficile pour eux; ils auroient certes en attendant, besoin d'un bon guide, d'un homme expérimenté, d'un homme qui, du haut de sa chaire académique, maniât aussi facilement le français que l'allemand, pour au besoin, expliquer avec aisance, à ces auditeurs nouveau-venus, les difficultés des objets, qu'ils ne pourroient pas encore subitement saisir en allemand; puisqu'ils seroient accourus du fond de la France en Allemagne, pour profiter des instructives leçons, des habiles maîtres, des hom-

versés dans toutes les branches de la littérature française, pour pouvoir examiner dans cet idiôme, les élèves, sur les diverses parties des sciences qui auroient trait à leurs études.

Plusieurs croient ordinairement beaucoup faire, en donnant des leçons élémentaires purement théoriques (*); sans les

mes studieux et éclairés que nos académies renferment.

(*) Le seul scientifique Kaestner, théorique instituteur de langue française, par excellence, a voulu persuader aux gobe-mouches de l'Allemagne, qu'il avoit trouvé le rare secret d'apprendre, avec une espèce de manuel grammatical de sa fabrique, la langue française en deux mois.

Kästner, Kunst in zwei Monaten Französisch verstehen und sprechen zu lernen. gr. 8. Leipzig, 1807.

On s'est empressé de faire l'emplette de ce grimoire magique. On l'a lu et relu; retourné en tout sens, pendant deux mois et plus, pour avoir la clef de la science infuse qu'il devoit renfermer; et après s'être long-tems blasé sur cette sorcière production, il en est résulté qu'on étoit aussi avancé dans la langue française, à la fin qu'au commencement, c'est-à-dire qu'on ne savoit rien du tout. *Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus.*

Quand on auroit été aidé par 36 maîtres, plus

appuyer graduellement par une continuelle pratique, parcequ'ils n'envisagent pas sérieusement cette pratique, comme le but essentiel, que doit naturellement se proposer d'atteindre l'enseignement théorique; savoir l'application pratique, qui en doit être l'unique objet. Il ne suffit donc pas de comprendre superficiellement le français, mais il faut le connoître assez à fond, pour en faire facilement usage, dans les

habiles les uns que les autres, pour découvrir dans cet extraordinaire ouvrage, l'art miraculeux d'apprendre à parler français en 2 mois, on n'en seroit jamais venu à bout. Il faut la pratique, un fréquent exercice, un guide sûr et expert, pour frayer les premiers sentiers, et conduire par une pente imperceptible à la parfaite connoissance de la langue qu'on veut apprendre; et par la lecture surtout.

Tous ces bruyants trompettes de la pédagogie, qui en cornant doucereusement leurs éblouissantes découvertes dans tous les carrefours littéraires, embouchent les instruments, les plus flûtés, pour vous mystifier les oreilles, et pour vous annoncer mielleusement les merveilleuses procréations de leur subtile Minerve, ne sont que des scholastiques charlatans, qui cherchent à se jouer de votre crédulité, et à soutirer adroitement l'argent de vos poches, pour en garnir les leurs.

fonctions qu'on est obligé de remplir honorablement par état.

Toutes ces considérations m'ont porté à ajouter ici un apperçu général, sur les moyens qui pourroient être le plus avantageusement employés dans le pays de Berg, pour accélérer les progrès de la connoissance parfaite de la langue française, puisque nous dépendons d'un monarque français, et puisque toutes les correspondances avec la France sont en français. C'est un des principaux objets que j'ai eu en vue, en parlant des opérations supplémentaires ou additionnelles, qu'il devient si essentiel, dans la position où nous nous trouvons, de faire entrer dans le nouveau plan d'instruction publique dont on va incessamment s'occuper.

En effet, plus la connoissance de la langue Française s'étend, plus ceux qui s'intéressent véritablement à sa gloire doivent veiller, non seulement à ce qu'on n'en répande que les vrais principes, mais encore à ce que les progrès qu'on y fait, tournent pour les jeunes esprits, au développement

de la raison et du goût. Le tems qu'on emploie à l'étude des langues étrangères est un tems irréparablement perdu, si l'on n'en retire que le seul et foible avantage d'entendre le jargon ordinaire de la conversation. En s'y appliquant, on doit avoir des motifs plus nobles, des vues plus étendues. Ce à quoi l'on doit aspirer, c'est à la connoissance des grandes et sublimes beautés des heureux génies qui les ont immortalisées, et qui se sont immortalisés par elles. On n'y parviendra jamais dans les pays étrangers, tant qu'on s'obstinera à ne faire aucun changement dans la manière de les enseigner. Ce n'est point en reproduisant sans cesse des erreurs proscrites depuis plus d'un demi-siècle; ce n'est point en surchargeant la mémoire de dénominations pédantesques et vides de sens, ou en la fatiguant par des détails minutieux, quelquefois faux, et toujours rebutants; ce n'est pas en donnant pour tout aliment à l'esprit, des dialogues dont l'insipidité et le mauvais goût sont les moindres défauts, qu'on peut se promettre de bien enseigner une langue.

C'est en la faisant connoître à fond dans son mécanisme et dans son génie; c'est en s'instruisant avec soin des lois de l'usage, et en les appliquant, non à ses principes généraux qui sont invariables, mais à ses principes particuliers auxquels le tems apporte des changements; c'est en se conformant à ces variations que le progrès des lumières et le laps du tems ont nécessairement introduites, et en ne le faisant jamais sans en montrer la raison et l'esprit; c'est enfin en s'habituant de bonne heure à parler cette langue comme on la parle dans un monde éclairé et poli. La bonne compagnie dans tous les pays n'est pas moins distinguée par le langage que par le ton.

Des personnes non moins recommandables par leur goût pour les lettres, que par le rang qu'elles occupent dans la société, ont souvent parlé de l'insuffisance de l'enseignement dans cette branche de l'éducation publique. Les enfants passent plusieurs années dans des écoles où on leur enseigne la langue française: toute la connoissance qu'ils en rapportent se réduit à

balbutier des phrases communes, ou plutôt à chamarrer de mots français, des phrases purement étrangères. Qui le croiroit? ils n'y puisent que du dégoût, et une aversion presque insurmontable pour tout ce qui tient à cette langue. Ils n'y voient pour la plupart, qu'un misérable jargon peu digne de les occuper. Et néanmoins si l'état auquel on les destine, ou si les places auxquelles leur naissance les appelle, exigent qu'ils la connoissent, on est forcé de leur donner de nouveaux maîtres, et de les occuper à des mots, dans le tems de la vie où l'esprit plein d'ardeur et de feu, est plus propre à la connoissance des choses.

Cette plainte assez fondée a plusieurs causes. Une surtout dans la difficulté où l'on est de se procurer des maîtres nés en France, ou qui du moins y aient vécu assez long-tems pour y perfectionner leur langage. Il y a dans toutes les langues des grâces, des finesses, des idiotismes, des constructions, en un mot, une élégance d'expressions et de tours, la quelle ne peut être parfaitement connue et sentie, que par

ceux, ou qui les ont parlées dès l'enfance, ou qui ont joint, sur les lieux-mêmes, une longue pratique à des réflexions profondes.

La connoissance des grammaires et des auteurs, quelque étendue qu'on la suppose, ne supplée jamais à ce défaut d'instruction primitive.

Si on en juge par l'Allemagne, l'influence de cette cause devoit avoir beaucoup diminué. L'émigration française ayant conduit dans tous les pays des personnes plus ou moins instruites, mais toutes nées dans une classe qui suppose un langage pur, des lumières et du goût, plusieurs ont cherché dans l'enseignement de leur langue, un honnête moyen de subsistance. On s'est empressé de les attirer dans les maisons d'éducation, et il en est souvent résulté de très-heureux effets. Mais depuis que la plûpart des émigrés sont rentrés dans leur patrie et qu'il n'en est resté qu'un très-petit nombre dans les pays étrangers, les sujets sont devenus plus rares, et plusieurs instituts manquant de maîtres suffisamment

instruits , se sont de nouveau courbés sous le joug de la routine et du préjugé.

Une autre cause n'est pas moins funeste aux progrès des jeunes personnes que la précédente. Elle a son principe dans l'usage où l'on est encore dans quelques écoles , de ne mettre entre leurs mains que des grammaires écrites dans leur propre langue. On ne peut pas sans doute se dispenser de le faire pendant quelque tems : mais , dès que les élèves sont en état d'entendre passablement le Français , on devroit leur donner aussitôt une grammaire écrite en cette langue , et leur faire étudier en même-tems les deux grammaires , jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour s'en tenir à la dernière. Cette méthode a plusieurs avantages. En voilà deux dont la vérité est frappante. Le premier , c'est qu'elle les habitue à construire régulièrement leur phrases , et qu'ainsi leur donnant plus d'assurance et de hardiesse , elle leur facilite la bonne et vraie expression. Le second s'est qu'elle grave en même-tems dans leur esprit la règle et l'exemple qui

s'éclairissent l'un par l'autre, au lieu que souvent l'expression étrangère détruit cet accord, et est le véritable contre-pied de l'exemple qu'on cite en preuve. Dans les écoles où l'on suit cette méthode, les élèves sont plus avancés au bout de sept à huit mois, que dans celles où l'on ne l'a point adoptée, au bout de dix-huit mois et même de deux ans.

C'est donc dans une grammaire écrite en français que l'on doit étudier les principes de cette langue. Mais, de quelle grammaire doit on faire choix? De celle où les idées seront les plus claires, les plus justes et les mieux liées; où l'on saisira mieux la chaîne des principes et des conséquences; où les variations de l'usage seront le plus exactement marquées; où les décisions seront appuyées sur les raisonnements les plus simples et les plus palpables; où le mécanisme du langage ne servira qu'à en faire connoître le génie; où tout en un mot, formera un faisceau de lumières également propres à former la raison et le goût. Il faut convenir que sur cette quantité pres-

qu'innombrable d'écrits sur la langue française, il n'y en a aucun qui réunisse tous ces avantages, et qu'on puisse en conséquence utilement adapter à l'usage des étrangers. Les discours de l'abbé Girard sont excellents, mais ils sont à la portée de peu de personnes, soit parceque des analyses trop subtiles et des abstractions trop métaphysiques y répandent souvent de l'obscurité, soit parceque la forme même, en est quelquefois repoussante. D'ailleurs le style en est trop recherché et trop précieux. L'abbé Girard couroit après l'esprit, et, pour en montrer, il a introduit de nouvelles dénominations qui ne sont ni plus claires ni moins barbares que celles qu'il rejete. C'est à lui néanmoins qu'appartient la gloire d'avoir renversé le premier, l'édifice gothique des anciens grammairiens. *Les essais de Grammaire* de l'abbé d'Olivet ont le mérite de la clarté; ils répandent un grand jour sur bien des questions; mais ce ne sont que des essais qui n'embrassent qu'une petite partie des principes dont la connoissance est nécessaire. Ménage, Cha-

pelain, la Mothe-le-Vayer, T. Corneille, Bouhours, Vaugelas, l'Académie sur ce grammairien, sur le Cid de P. Corneille et dans son Dictionnaire, Andry de Bois-Regard, Desfontaines, Douchet, Fromant, Hardouin, Batteux, la Harpe, ce premier et dernier critique du siècle passé etc., n'ont que des observations plus ou moins utiles, mais qu'on a négligé de recueillir en corps d'ouvrage. Il faut les aller chercher dans une infinité de volumes, et les dégager d'un tas d'inutilités sous les quelles elles sont en quelque sorte étouffées. La *Grammaire raisonnée* de Port-Royal est la plus parfaite de toutes celles qu'on a publiées. C'est un chef-d'oeuvre de précision, de raisonnement et de clarté. Plus on l'étudie, plus on est étonné de la profondeur des vues qu'on y découvre; mais elle n'est faite que pour les savants. Les éclaircissements de Mr. Duclos y donne un nouveau prix, en appliquant d'une manière particulière à la langue française des principes généraux applicables à toutes les langues. Néanmoins, même avec cet excellent commen

taire, elle est insuffisante, parcequ'elle est moins une grammaire française qu'une grammaire générale. Quoique l'abbé Régnier se soit mal à propos écarté du plan de Port-Royal, on lira avec utilité son *traité de Grammaire*; on verra que c'est l'ouvrage d'un homme qui joignoit à beaucoup d'esprit, un goût pur et de grandes lumières. Les Grammaires de la Touche, Valart, Buffier, d'Acarq, Condillac, etc. ont des parties fort bien traitées; mais elles sont defectueuses sur bien des points; les unes, parcequ'elles sont trop calquées sur les grammaires latines; et les autres, par esprit d'innovation et de système.

Plusieurs autres grammaires qui ont paru en France depuis quelques années sont restées dans l'oubli. Les seules restées à l'usage des collèges, sont celles de Restaut et de Wailly.

Restaut a de la méthode: il raisonne juste et profondément, et a sur-tout l'art de présenter ses idées sous le jour le plus lumineux. Sa grammaire eut été la plus utile de toutes, si des omissions essenti-

les, et sa manie d'appliquer à la langue française des dénominations qui ne conviennent qu'à la langue latine, ne le rendoit pas un guide peu sûr.

La Grammaire de Wailly est plutôt l'ouvrage d'un maître de langue que celui d'un grammairien. Point de méthode; point de liaison entre les matières; point de chaîne qui unisse les conséquences aux principes. Ayant négligé de donner pour base à sa grammaire le grand principe établi par M. M. de Port-Royal sur les mots qui expriment les objets de nos pensées, et sur ceux qui n'en expriment que la manière et la forme, il a totalement manqué le but qu'on doit avoir en écrivant, celui de tout ramener à un point fixe, et, par une conséquence nécessaire, celui d'apprendre à penser. Il ne faut pas sans doute dans une grammaire une métaphysique trop subtile; mais il faut toujours cette métaphysique de langage, sans la quelle rien ne se lie dans l'esprit. C'est ce qu'on éprouve en lisant la grammaire de Mr. Wailly. Les observations en sont exactes; mais, faute

de cette liaison, elles ne font point corps, et ne laissent aucune traces dans l'esprit. Elles sont trop souvent éparses ça et là, et sans ordre. Ce n'est qu'un riche et vaste amas d'excellents matériaux. Mais si l'on est en état, ou qu'on veuille se donner la peine de démêler ce chaos, on y trouvera des règles bien présentées, des décisions justes, des vues profondes, toutes les principales variations de l'usage, et, ce qui est très-précieux, une grande connoissance du génie de la langue française.

Il faut être bien persuadé d'une chose, c'est que le meilleur code grammatical se trouve dans les grands écrivains d'une nation. C'est dans leurs immortels ouvrages qu'une langue brille de tout son génie. Tout, jusqu'à leurs fautes, même, y sert d'instruction. C'est dans Pascal, Corneille, Racine, Despréaux, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Fénelon, Me. de Sévigné, la Fontaine, les deux Rousseaux, Voltaire, Buffon, d'Alembert, Marmontel etc. etc. etc. . . . , qu'on doit étudier la langue française, si l'ont veut en connoître à fond

toutes les beautés et toutes les ressources. Ces classiques, à jamais illustres, ont prouvé qu'elle ne cède ni en douceur, ni en force, ni en hardiesse, à aucune des langues connues, et que si elle se montre quelque fois pauvre, hérissée ou languissante, ce n'est point sa faute, mais celle des écrivains qui se mêlant de la manier sans génie et sans âme, lui communiquent la foiblesse, l'incohérence et la bassesse de leur esprit.

Il y a deux méthodes pour apprendre les langues : celle des principes, et celle de la pratique.

Les maîtres chargés d'enseigner la langue française à la jeunesse, pourroient donc en attendant que leurs élèves pussent être en état de lire les ouvrages des grands écrivains que la France a produits, les diriger d'après les principes sur lesquels le Professeur de la Veaux a basé la manière d'étudier la langue française et de s'y perfectionner, dans son cours théorique et pratique de langue et de littérature française.

Il prouve que l'étude des langues n'est pas un jeu mais un objet très-sérieux et d'une nature si importante; que sur lui seul porte tout l'édifice des connoissances humaines.

Quant à la pratique, en écartant ces torrens de grammaires plus mauvaises les unes que les autres, qui inondent l'Allemagne, et parmi les quelles figure si hideusement celle de l'ignare et tudesque Meidinger, la quelle se trouve par-tout entre les mains de tous les jeunes gens; un instituteur éclairé pourroit faire un choix, parmi celles qui lui paroîtroient le mieux rédigées. On a déjà substitué dans plusieurs écoles, à Jean Valentin Meidinger, la grammaire de Jean Frédéric Sanguin, divisée en trois cours.

Quoiqu'on ne puisse pas dire, que ces trois cours, soient totalement exempts de fautes, et d'inexactitude; et, quoique cette grammaire ne soit dans le fait que Meidinger travesti, et revêtu d'un habit des dimanches, il faut convenir que les susdits cours, sont pourtant distribués avec soin, et peuvent beaucoup contribuer à favoriser.

les progrès des élèves qui s'en servent, quand ils sont dirigés avec intelligence par un maître instruit et clairvoyant, toujours prêt à écarter de leur esprit, ces tournures tudesques qui y reviennent toujours, soit qu'ils traduisent dans une grammaire pratique, soit qu'ils fassent des devoirs (*specimina*) particuliers; soit qu'on les exerce à tenir des petites conversations françaises, soit qu'on les occupe enfin, à composer sur le champ quelques lettres.

Les grammaires de Messieurs Lavés, et l'abbé Mozin, et celle de Monsieur de la Meschaussée, publiée à Hambourg par Monsieur le Professeur André Grüning, pourroient provisoirement être employées avec avantage et utilité. Outre cela, les maîtres ne sauroient trop soigneusement éviter d'embarasser la mémoire de leurs élèves, de cette accumulation de mots qui ne présentent que des idées vagues.

1^o. Parceque rien de plus fastidieux et de plus rebutant que d'apprendre une suite de mots isolés, qui ne sont liés entre eux par aucun sens.

20. Parcequ'un vocabulaire de cette nature donne souvent une idée fausse de la signification du mot qu'il offre à la mémoire.

Il est peu de mots qui, pris séparément, et abstraction faite de toute phrase, aient un sens unique. Les figures les allusions, changent à chaque instant les nuances de la signification du même mot, et ajoutent des accessoires qui l'éloignent plus ou moins de la signification primitive. Celui qui ne sauroit qu'un vocabulaire, et qui croiroit avoir une provision sûre pour le besoin, seroit tout surpris, à l'usage, de voir varier sans cesse le sens qu'il auroit attaché aux mots; de voir la phrase se jouer à chaque instant de sa crédulité et de sa confiance.

Les maîtres jaloux de former de bons élèves, doivent donc étudier tous les moyens imaginables qui peuvent conduire à cette fin, ne mettre entre les mains de leurs disciples que de bons livres élémentaires, et en soustraire ces productions, si pitoyablement élaborées, hérissées de germanis-

mes, remplies de dénominations barbares, que la raison ne réproouve pas moins que le goût, et qui défigurent si hideusement la langue française.

Au moyen de toutes ces précautions, on atteindra un double but; celui de frayer au commençants un chemin facile et sûr d'apprendre les vrais principes de la langue française, en ornant leur esprit d'une grande variété de connoissances, et en embellissant ensuite leur imagination par la lecture des bons auteurs et des écrivains célèbres, qui ont été la gloire et l'ornement de la littérature française.

Si le desir de réussir pouvoit être garant du succès, je serois alors en droit de l'espérer. Au reste, en traçant tout ceci, je n'ai envisagé que le bien que je pourrois peut-être faire, en devenant utile à mes compatriotes; j'ai cherché par là, à contribuer pour ma part, à ce que l'amour seul du bien général doit suggérer à tout esprit animé d'un ardent patriotisme, à tout homme de lettres, dont toutes les pensées se portent sans cesse vers l'améliora-

tion de l'instruction publique, accommodée aux tems où nous vivons, et dans un moment sur-tout, où le gouvernement s'occupe de son organisation. Je ne me dissimulerai pas les difficultés, que l'exécution du projet supplémentaire que je propose, pourra rencontrer; je n'aurai pas assez de présomption pour m'imaginer qu'on ne pourroit pas offrir quelque chose de meilleur, et des vues plus approfondies sur les additions supplémentaires, que le nouveau régime sous le quel nous sommes passés, exige d'ajouter à l'instruction publique; mais si je n'ai pas saisi le véritable point de mire, j'aurai peut-être au moins fourni à un esprit doué de conceptions plus vastes, l'idée d'un plan mieux digéré et plus utile. S'il venoit à paroître, ce plan, je serois le premier à avouer mon insuffisance; car dans les meilleurs projets, toujours quelques défauts, décèlent la foiblesse ou la négligence de l'esprit humain; tout n'est pas perfection, même dans les ouvrages les plus parfaits; mais les défauts, même, méritent quelque indulgence, en faveur de la

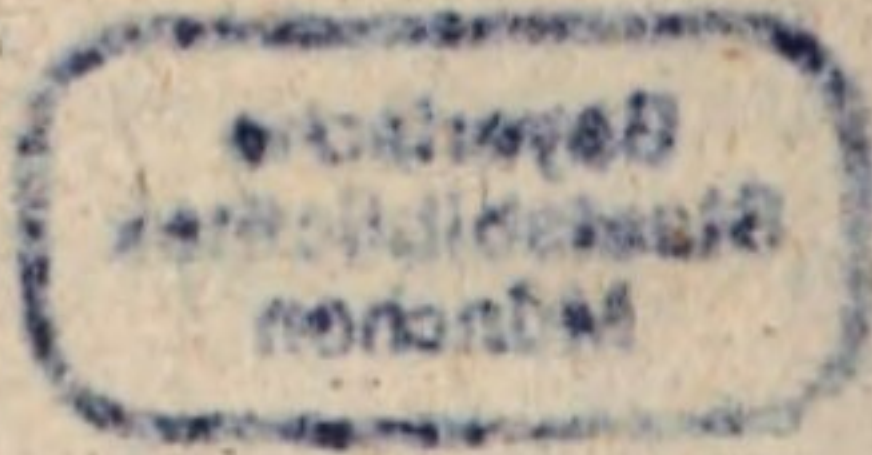
bonne intention qu'on a eue. Il faut considérer souvent, plutôt les choses que les auteurs. Si donc j'ai seulement pu ébaucher ici quelque chose, qui puisse tant soit-peu préparer le bonheur de mes concitoyens, et l'assurer enfin à toujours, c'est ce qui pourra le plus flatter mon coeur.

Le Dr. Fuchs.

1783

bonne intention qu'un tel all'ait eue
et que son intention pût être de le
faire. Et donc, si son intention
est bonne, il n'y a point de mal
à ce qu'il le fasse. Et c'est la
raison pour laquelle on ne peut
pas dire qu'il y ait du mal à ce
qu'il le fasse.

Dr. B. B.



Fuchs, ...

Coup d'oeil patriotique opusculé relatif, aux améliorations supplémentaires, qu'il seroit à propos, dans les circonstances actuelles, d'ajouter à l'instruction publique, dans le grand-duché de Berg ; lors de l'organisation prochaine des académies et des lycées

Giesen 1813

Bibl.Mont. 1798-49,1/5#Beibd.5

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10717776-7